Mai 68 à l'École préparatoire de théologie protestante de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or

Jean-François Zorn

Professeur émérite d'histoire et de théologie
Faculté de théologie protestante de Montpellier

Peu de personnes aujourd'hui connaissent l'École préparatoire de théologie protestante de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, l'institution ayant déménagé en 1973 à Montpellier avant de disparaître complètement en 1990. C'est pourtant une vénérable institution, fondée en 1846 par une société d'évangélisation liée à l'Église réformée de France. Elle connaît plusieurs implantations successives : à Lille, lieu de sa fondation, puis Paris (1852-1934), Saint-Germain-en-Laye (1934-1952 avec un intermède au Chambon-sur-Lignon de 1941 à 1945), avant d'être installée en 1962 à Saint-Cyr-au-Mont d'Or, aux Ormes, une propriété de la famille Edel, acquise grâce à la vente de l'établissement de Saint-Germain-en-Laye. Un internat d'une cinquantaine de chambres est ajouté, financé par une fondation protestante allemande liée à l'Église confessante et désireuse d'aider l'Église réformée de France à se reconstruire après la guerre [1].

1 Coup d'œil sur l'institution

Qu'est-ce que l'École préparatoire de théologie protestante : une institution pédagogique destinée à recevoir des jeunes gens non-bacheliers souvent déjà engagés dans la vie professionnelle, mais ayant reçu une vocation pastorale dite « tardive » et désireux d'entreprendre des études de théologie en vue d'exercer ce ministère. Or, dans le protestantisme en général, pour être pasteur, il faut obtenir une licence en Faculté de théologie – aujourd'hui un master professionnel – et donc être titulaire du baccalauréat pour entrer dans une telle Faculté. L'École préparatoire prend en charge ces grands élèves pour une durée de deux à quatre ans d'études qui vont les conduire au baccalauréat passé dans l'enseignement public ou, depuis 1956, à l'examen spécial d'entrée à l'Université. Considéré comme un établissement privé d'enseignement supé-

1. Jean-François Zorn, *Une École qui fait date. L'École préparatoire de théologie protestante (1846-1990),* Lyon, Olivétan, 2013, 259 p. La partie consacrée à la période de Saint-Cyr-au-Mont d'Or se situe p. 151 à 210.

rieur reconnu d'utilité publique depuis 1874, bénéficiant d'un corps professoral dûment diplômé et généralement bénévole, l'École préparatoire s'est toujours défendue d'être « une boîte à bac » et s'est présentée comme une expérience mettant en œuvre une pédagogie d'un type interactif original basé sur une vie communautaire en internat néanmoins ouverte sur la société, la culture, l'art, la vie religieuse et ecclésiale.

C'est pourquoi l'École préparatoire traverse les événements de mai 1968 tout à la fois avec enthousiasme, car elle partage déjà pas mal des intuitions du mouvement, avec profit, car elle y trouve des raisons de faire avancer des projets restés dans les cartons, mais aussi avec réserve car la communauté enseignante et étudiante est divisée, comme ailleurs, sur le rythme des réformes, leur réalisme et l'idéologie qui les portait ou quelquefois les récupérait.

Par ailleurs, comme cette école forme de futurs étudiants en théologie se destinant au ministère pastoral, leur point de vue sur la vie de l'Église et notamment son culte public est lui aussi marqué par l'air du temps. C'est pourquoi un temps de cette communication sera consacré à l'intervention des élèves de l'École préparatoire dans deux moments de la vie de l'Église réformée de Lyon, lors des cultes de l'Ascension, le 23 mai 1968, et celui du 11 novembre 1968, commémorant le cinquantenaire de l'Armistice de 1918.

2 Une communauté pédagogique préparée aux événements

La communauté enseignante et étudiante de l'École préparatoire présente plusieurs points saillants. D'abord, les professeurs venant de l'enseignement public sont, comme ailleurs, partagés entre l'intérêt pour le renouvellement pédagogique dont le mouvement de mai 1968 était porteur et la crainte d'y perdre leur pouvoir si ce n'est leur savoir, défié ou brocardé, mais moins qu'ailleurs à cause de l'âge un peu plus avancé des élèves que dans les établissements secondaires, et ayant soif d'apprendre et surtout de réussir. Ensuite, la direction, jusque-là composée de deux pasteurs, venait de traverser une crise consécutive à la difficulté pour la nouvelle équipe de succéder au directeur de l'École de Saint-Germain-en-Laye, un homme vénéré nommé « le patron » qui encadrait paternellement les élèves perpétuant ainsi un modèle vertical d'autorité. Or, dès 1965, entre en fonction un sous-directeur au profil tout différent qui, à la rentrée de 1967 prend les rênes de l'établissement pour deux ans : il s'agit d'Alain Blancy, juif allemand échappé du camp d'Auschwitz, converti au protestantisme et devenu pasteur au début des années 1950. Grâce à ce directeur éclairé, élèves et professeurs devaient parvenir à décrypter les événements de mai 1968 et maintenir le dialogue au sein d'une communauté divisée sur ce qui se passait. Enfin, parmi la cinquantaine d'élèves que comptait l'École préparatoire pendant la période de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, certains d'entre eux avaient vécu la guerre d'Algérie et parmi eux, quelques-uns avaient commencé leurs études à Saint-Germain-en-Laye et, après leur service militaire, les reprenaient à Saint-Cyr. Le profil des étudiants avait, entre temps, changé. La vie communautaire leur importait moins que leurs prédécesseurs ; ils étaient globalement un peu plus jeunes qu'eux, d'esprit plus potache, moins pieux et moins préoccupés par les questions sociales. En bref, ils étaient gagnés par l'esprit individualiste et n'étaient guère politisés, plus préoccupés par leurs études que

par des engagements dans la société. Si Saint-Germain-en-Laye était encore un moule, Saint-Cyr-au-Mont-d'Or était devenu un cocon. Pourtant les élèves appréciaient la pédagogie de cette école : « c'était un peu l'abbaye de Thélème », dit l'un d'entre eux, Jean-Louis Schwendimann, « une découverte de l'histoire, non comme des événements d'un calendrier qu'on égrène », dit un autre, Bernard van Baalen : « mais comme une analyse des causes sociales et politiques, des enjeux économiques, des aspirations à la liberté qui s'opposaient à des ordres traditionnels, au prestige frelaté [2]. »

3 Mai 1968 au jour le jour à l'École préparatoire

Les événements de mai 1968 ne provoquent pas de grève d'élèves à l'École préparatoire, alors que les étudiants en théologie des Facultés de théologie, à Montpellier particulièrement, avaient cessé d'assister aux cours. À l'École préparatoire, les élèves formulent quelques revendications en matière de pédagogie et de gestion. Mai 1968 se passe « entre nous », écrit un élève et, pour certains, au cœur des événements dans la ville de Lyon. En France, les événements de mai 1968 sont émaillés de scènes de violence mais, fait remarquable, s'il y eut des blessés légers, un seul mort est à déplorer, à Lyon précisément, celui du commissaire René Lacroix sur le pont Lafayette, lors de la seule nuit des barricades dans la ville, le 24 mai 1968. Ce jour-là, un groupe d'élèves de l'École préparatoire se rend à Lyon. Parmi eux, Jacques Fortin se définit comme « un des actifs dans la collaboration avec les frères maristes pour un pôle chrétien de participation aux manifs. » Il se souvient que « l'École avait la seule banderole tolérée en dehors de la banderole unitaire, avec une immense croix verte peinte sur le calicot de l'École, qui a sidéré tout le monde [3]. » D'autres élèves, comme Émile Zurcher, y vont « parce qu'il faut y être », ainsi revoit-il aujourd'hui les événements avec recul et humour :

> « Nous descendîmes avec banderoles et drapeau rouge, plus par défi que par conviction. L'ambiance était à l'épopée. Nous longions les quais de Saône bien après Vaise ; à la hauteur de la place Bellecour, les forces de l'ordre étaient massées et interdisaient la traversée du pont à l'autre bout. Tout interdit devant être transgressé, des affrontements se produisirent. Les manifestants avançaient sur la largeur du pont. Certains tapaient en cadence sur le garde-fou métallique du pont avec des pavés en rythmant "CRS… SS !" Les forces de l'ordre avançaient elles aussi. Soudain se détachèrent cinq ou six policiers cyclistes appelés "hirondelles" : ils foncèrent sur la foule, pèlerine au vent, descendirent de leur vélo en voltige et lancèrent leur engin sur les manifestants. Il y eut une belle bousculade pour éviter ces vélos. Quelques hirondelles se firent envelopper par la foule et récoltèrent des coups sévères. Entre temps, les CRS lancèrent des grenades lacrymogènes, c'était insoutenable. Les manifestants reculèrent sous les coups de matraque et l'effet des gaz. Dans les rues latérales on soignait les blessés. Parmi les soignants, image insolite, on voyait des prostituées retroussant leur jupe serrée au-dessus de leurs cuisses pour s'accroupir et

2. *Ibidem*, p. 173.
3. *Ibidem*, p. 188.

> soigner des manifestants touchés. Quelques-uns parmi nous avaient reçu des coups de matraque, Serge Paris en fut, Maurice Galeski y échappant de justesse bien que n'étant pas très doué pour la course. Le soir, à l'École, Alain Blancy contrôla discrètement les effectifs ; ils étaient au complet, et Alain bien soulagé. Nous mîmes plusieurs jours à récupérer de la fatigue causée par les gaz lacrymogènes. Ce même jour avait eu lieu, au pont Lafayette, sans que nous le sachions, un drame beaucoup plus grave. Un commissaire de police avait trouvé la mort, écrasé contre la rambarde du pont par un camion de chantier que les manifestants avaient mis en branle sur le pont en bloquant les pédales avec des pavés. L'événement eut un retentissement national, surtout que les médias étaient aux ordres de l'État en place, Alain Peyrefitte étant alors ministre de 1'Information. Cette mainmise de l'État était, entre autres, à l'origine du malaise social de Mai 68. Le jour des obsèques du malheureux policier, Michel Barron, titi parisien de la banlieue rouge, il était natif de Montreuil, suggéra, pince sans rire, d'aller à cet enterrement avec une couronne mortuaire portant la mention : "Allez, sans rancune ! » [4].

4 Des réformes dans le sillage de Mai 1968

Quelques jours après ces événements, les élèves sont invités par la direction de l'École à réfléchir à quelques-unes des questions pédagogiques qui se posaient à l'époque. Le 27 mai, dans une réunion informelle, élèves-professeurs réfléchissent à ces questions qu'un comité restreint synthétise en vue de l'Assemblée de maison du 30 mai.

Quatre motions sont votées par cette assemblée et soumises au Comité de direction. Premièrement, le dialogue élèves-professeurs-directeurs qui s'est instauré au cours du mois de mai est bien conforme à la tradition communautaire de l'École ; mais il s'agit quand même « d'instaurer un nouveau climat propice à une recherche permanente et à un renouveau constant ». Deuxièmement, la vocation culturelle de l'École doit être renforcée, son originalité aussi :

> « Conscients de la liberté qui, en cette École, est laissée à tous, élèves et professeurs, nous considérons qu'un alignement sur les programmes et les méthodes de l'enseignement serait une grave erreur. Nous souhaitons que cette École remplisse ce que nous croyons être sa vocation : aider chacun des élèves à devenir des hommes responsables, capables de comprendre, juger et choisir [...]. Nous optons délibérément pour une culture humaine, vivante et active, face au système de l'entonnoir et nous sommes prêts à en assumer les conséquences ».

Troisièmement, l'enseignement dans l'École doit permettre « la création de commissions paritaires élèves-professeurs en vue de remodeler les programmes, de mettre sur pied des formes nouvelles d'enseignement et de rééquilibrer l'ensemble des disciplines qui sont proposées ». On propose d'introduire de nouvelles disciplines par niveau

4. Témoignage recueilli lors de la rencontre des anciens élèves de l'École préparatoire les 7-8 septembre 2011, à la Porte Ouverte, Lux (Haute-Saône), *ibidem*, p. 188-189.

comme, par exemple, l'histoire des civilisations et la géographie économique. Enfin, les méthodes de travail doivent permettre le travail par petits groupes d'élèves pour les inciter à une meilleure participation et « à rompre la solitude et le désarroi de certains dans leur travail personnel. » Il est demandé en outre que l'École développe ses contacts parascolaires qui débouchent sur des réalisations concrètes telles que des soirées théâtrales, des expositions et des enquêtes [5].

Reprises par le Comité de direction, certaines de ces propositions sont adoptées selon des modalités qu'Alain Blancy traduit ainsi devant le Synode national de l'ERF d'Avignon des 7-9 juin 1969 :

> « Les événements de mai ont eu leur répercussion sur le rapport pédagogique à l'École. Bien que les problèmes n'y fussent pas les mêmes qu'ailleurs, notamment en raison du nombre réduit d'élèves dans chaque classe et des relations amicales entre enseignants et étudiants, il a cependant été procédé à un certain nombre de modifications, en particulier pour parvenir à une plus grande coordination dans le programme d'une même classe, à l'intérieur et entre les diverses matières, pour organiser des rencontres pédagogiques régulières entre professeurs et élèves, par classe ou par matière, pour permettre une pédagogie où la part des élèves soit plus active, et adapter le système de notation. Il en est résulté pour l'année 1968-1969 : outre les réunions régulières d'enseignants et d'étudiants, l'introduction d'un cours d'économie politique, une hiérarchisation des matières les unes par rapport aux autres, avec des thèmes annuels et des liaisons interdisciplinaires, une participation des élèves à l'élaboration de certains cours, une notation des bulletins trimestriels conjointement par les élèves, les professeurs et la direction, une notation diversifiée des exercices scolaires » [6].

Comme on le voit, les réformes pédagogiques adoptées par l'École préparatoire de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or en ce mois de mai 1968 sont analogues à celles débattues et quelquefois adoptées dans l'Éducation nationale, à la nuance près, soulignée ici et là, que l'École est, sur certains points, en avance sur le plan pédagogique par rapport à elle. Mais, ici comme ailleurs, le temps, les routines et le départ des élèves engagés dans les événements et leur remplacement par d'autres qui ne les auront pas vécus – et auront d'autres attentes et besoins – se chargeront de limiter la portée et l'efficacité de ces mesures. Mais n'a-t-on pas dit, en 1968, que la révolution et, *a fortiori* la réforme, étaient « permanentes » ?

5. Document fourni par Maurice Galeski, ancien élève, détenteur de nombreuses archives personnelles, *ibidem*, p. 190.

6. Alain Blancy, « Rapport sur l'EPTP », *LXII^e^ Synode national de l'Église réformée de France* [tenu à Avignon, les 7, 8, 9 juin 1966], Cahors, Coueslant, 1969, p. 149.

5 La contestation dans le cadre du culte de l'Église réformée de France

5.1 Culte du 23 mai 1968 : jeudi de l'Ascension

Le culte dominical étant l'une des manifestations publiques à la fois traditionnelle et promotionnelle dans une Église réformée – du fait de la place centrale de la prédication en son sein – les élèves de l'École préparatoire, avides de renouveau liturgique et homilétique, se sont attaqués au conformisme des cultes dans la ville de Lyon. C'est ainsi que lors de celui de l'Ascension, le 23 mai 1968 – un jour avant la grande manifestation du 24 – un groupe d'élèves obtient l'autorisation de prendre la parole. Afin de prévenir tout risque de blocage et d'ouvrir le dialogue, le vice-président du Conseil consistorial de l'Église réformée de Lyon, le laïc Frédéric Kirchner, prononce une allocution en introduction du culte. Il explique que les étudiants en théologie de la Faculté de Montpellier (en grève depuis le 22 mars) ont été reçus par le Synode national de l'Église réformée de France à Royan (1er – 4 mai) au cours duquel ils ont pu faire part de leur « malaise » et que les élèves de l'École préparatoire ont, « à leur tour exposé aux pasteurs réunis en Pastorale le 21 mai, la profondeur du malaise qu'ils ressentent à la veille de s'engager au service du Seigneur, mais aussi d'une Église dont ils ne voyaient plus très bien ce qu'elle était aujourd'hui ». Kirchner prend soin d'expliquer que l'intervention des élèves dans ce culte a été préparée avec le pasteur Jean-Claude III qui le préside, qu'ils ont participé au choix des textes de la liturgie et qu'ils prendront la parole après la prédication « pour poser quelques questions et adresser un message. » Kirchner ajoute que, « peut-être, leurs propos heurteront ou choqueront certains d'entre vous. Or puisque nous sommes au sein de l'Église, où tout dialogue doit être possible, nous vous demandons de les écouter avec calme et sérénité ». Il conclut : « Si ces étudiants contestent, ils croient cependant à bien des choses auxquelles on ne semblait plus croire : aux relations humaines, à la participation, à la mise en commun. Ils croient au dialogue. Ils croient à la primauté de l'être sur l'avoir [...]. En ces heures graves, n'oublions surtout pas que la Parole peut nous interpeller à travers l'Évangile, mais également à travers l'Autre. Sachons donc aussi rester à l'écoute de l'Autre [7]. »

Nous ne disposons pas du discours précis des élèves, mais du texte de celui qu'ils avaient soumis à la Pastorale du 21 mai [8] et du compte-rendu de la réunion du Conseil consistorial du 24 mai qui tire le bilan suivant de ce culte :

> « De l'ensemble, il ressort un sentiment de solitude éprouvé par ces jeunes qui manquent de contacts personnels avec des membres de l'Église : une contestation de la forme du culte (où l'on vient pour y recevoir individuellement). Ils voudraient des cultes où il y aurait échanges (carrefours), de temps en temps la Sainte Cène ; un souhait : que l'on parle dans l'Église des choses qui se passent dehors ; un refus : de devenir des pasteurs tra-

7. Frédéric Kirchner, « Allocution prononcée en introduction au culte de l'Ascension au grand temple de Lyon, le 23 mai 1968 », Archives du Consistoire de l'Église réformée de Lyon. Je remercie Jean-François Cullafroz de m'avoir transmis ce texte et les suivants cités dans les notes 8 à 10 et 16.

8. « Texte soumis par les élèves de l'EPTP à la Pastorale le 21mai 1968 », Archives du Consistoire de l'Église réformée de Lyon.

ditionnels ; une volonté : de ne pas rompre avec l'Église ; un désir : de reconstruire la communauté [9] ».

Un seul commentaire des membres du Conseil consistorial est consigné dans ce compte-rendu, celui d'une personne qui se demande quelle place aurait la Parole dans des cultes où, manifestement, le pasteur en chaire, ne serait plus au centre de la célébration. C'est dire que ce culte, bien préparé et contrôlé, s'est déroulé sans incident. Mais la question du renouveau du culte et, plus généralement de la vie de l'Église, va revenir à l'ordre du jour de plusieurs réunions ultérieures du Conseil consistorial. Ainsi, au cours de celle du 20 septembre 1968, on s'interroge sur la manière de faire du culte une fête et on se donne comme programme de l'année scolaire qui s'ouvre « la conversion de l'Église et de nous-mêmes. [10] » Ces questionnements, et bien d'autres encore – diversification des ministères, formes nouvelles de présence de l'Église, formation continue du peuple de l'Église, recherche théologique – seront repris par les synodes nationaux successifs de l'Église réformée de France jusqu'à celui de Pau en 1971 qui adoptera une réforme des études de théologie visant à faire passer les Facultés de théologie d'un statut de quasi école pastorale à celui d'établissement de formation à des ministères nouveaux et à la recherche théologique.

5.2 Culte du 11 novembre 1968 : Commémoration du cinquantenaire de l'Armistice

Un autre événement marquant de l'année 1968, auquel les élèves de l'École préparatoire devaient être mêlés de près, est le culte du 11 novembre 1968. Contrairement à celui de l'Ascension, ce culte sera très houleux. Il fait figure – six mois après – d'une réplique des événements du mois de mai. Dans la perspective des cultes du cinquantenaire de l'Armistice de 1918, les autorités françaises avaient demandé aux Églises de s'associer aux commémorations nationales qui devaient revêtir une solennité particulière. Connaissant la sensibilité de certains de leurs collègues, les responsables nationaux du protestantisme avaient tenté, mais en vain, de prévenir des incidents dans un climat « post-1968 » tendu, après le retour de la droite à l'Assemblée nationale et une reprise en main des organes d'information nationaux [11]. À la suite d'« une prédication engagée » d'un culte télévisé un dimanche matin d'août 1968, la Fédération protestante de France avait reçu un avertissement de la direction de l'ORTF pour que « les Églises parlent du ciel et non de la terre ». Du moins telle était l'interprétation que donna à cet avertissement le pasteur Jacques Walter du Foyer de La Duchère, une Fraternité de la Mission populaire évangélique, fréquentée par les élèves de l'École préparatoire, dans une lettre largement diffusée le 4 novembre 1968 [12]. Publiée si proche du 11 novembre, elle devait donner des ailes aux élèves qui avaient

9. « Conseil consistorial – séance du 24 mai 1968 », Archives du Consistoire de l'Église réformée de Lyon.

10. « Conseil consistorial – séance du 20 septembre 1968 », Archives du Consistoire de l'Église réformée de Lyon.

11. Charles Westphal, « À l'occasion du cinquantenaire de l'Armistice de 1918, message du président du Conseil de la Fédération protestante de France », Paris, 1er octobre 1968, Archives de l'EPTP, Institut protestant de théologie, Montpellier. Document fournis par Maurice Galeski.

12. Lettre du pasteur Jacques Walter à ses amis, Foyer protestant Blamont – La Duchère, Lyon, 4 novembre 1968, Archives de l'EPTP, Institut protestant de théologie, Montpellier. Document fournis par Maurice Galeski.

appris qu'un culte commémoratif du 11 novembre allait avoir lieu au Grand Temple de Lyon.

La présidence de culte avait été confiée au pasteur Armand Vernier, aumônier militaire et desservant bénévole de la paroisse réformée de Saint-Fons. La veille du culte, il avait été interpellé par un groupe d'élèves de l'École préparatoire lui apprenant qu'ils préparaient une intervention, mais n'était pas parvenu à l'endiguer, le dialogue ayant tourné court.

Deux élèves, Émile Zurcher et Daniel Steiner, rapportent aujourd'hui leur version – concordante à quelques nuances près – des faits :

> « L'ambiance de Mai 68 n'était pas totalement retombée, l'antimilitarisme fleurissait, les affiches avec le slogan "Chars lourds – Salaires légers" avaient à peine jauni en ville. L'introduction d'uniformes et d'armes dans une église lors d'un culte nous parut déplacée, insupportable, sacrilège. Nous décidâmes, une quinzaine d'élèves, d'élever une protestation solennelle lors de ce culte. Arrivés sur les quais du Rhône aux abords du Grand Temple, nous vîmes toute une compagnie de vétérans en tenue bleu horizon, baïonnette au canon du Lebel, rangée en formation en face de l'entrée. À l'heure prévue du culte, alors que le public avait pris place, la compagnie de Poilus fit son entrée solennelle ; bien qu'étant repérés et connus pour nos intentions perturbatrices, nous entrâmes par la contre-allée. Patrick Maffre était notre porte-parole ; c'était un élève brillant, féru de philosophie. Alors que le culte commençait, il monta en chaire et lut à haute voix la déclaration qu'il avait rédigée [13]. Sans opposer de grande résistance, il se fit expulser de ce haut-lieu, mais la messe était dite. Certains voulurent nous jeter hors du temple comme des voleurs sans y arriver, les choses s'étant calmées des deux côtés [14] ».

Les principaux points de contestation de ce message, réunis dans un communiqué de presse, parurent dans un bref article du journal *Le Monde* du 12 novembre 1968. L'après-culte à l'École fut agité : Daniel Steiner écrit que « ceux qui n'avaient pas bougé [dont lui], se prirent une volée de bois vert et furent traités de réactionnaires. Une assemblée générale fut convoquée et on discuta à bâtons rompus. Les esprits se calmèrent, mais il fallut toute la science d'Alain Blancy pour faire comprendre aux railleurs qu'ils auraient pu faire preuve d'un peu plus de tact, que les élèves de l'École n'étaient pas des moutons et que chacun était libre de choisir ou non de sortir du temple ce jour-là ». Et Émile Zurcher d'ajouter : « L'événement fit jaser à Lyon, Alain Blancy reçut des coups de fil incendiaires, mais ne nous en blâma aucunement [15]. »

En effet, réuni le 22 novembre 1968, le Conseil consistorial revient sur « les incidents qui ont troublé le culte du 11 novembre » et manifeste une attitude fort différente de

13. Patrick Maffre, « Mes frères », déclaration de quelques élèves de l'EPTP au culte du 11 novembre 1968, Archives de l'EPTP, Institut protestant de théologie, Montpellier, document fournis par Maurice Galeski.

14. Émile Zurcher, « Mai 68 à l'EPTP », document fournis par Maurice Galeski, in Jean-François Zorn, *Une école qui fait date...*, *op. cit.*, p. 192-193.

15. *Ibidem*, p. 193.

celle adoptée pour le culte de l'Ascension : « Le Conseil est unanime à condamner la manière dont les élèves de l'EPTP ont agi. Le Bureau du Conseil a déjà exprimé sa réprobation aux perturbateurs [...]. Le Conseil est attentif au fait que les élèves de l'EPTP qui sont passés à l'action [...] ne représentent qu'un groupe au sein de l'École. D'autres se sont désolidarisés par lettre de leurs camarades. Il est donc abusif d'assimiler tous les élèves au groupe des perturbateurs. »

Toutefois, le Conseil revient sur deux points : premièrement, ces incidents reposent « le problème des rapports entre l'EPTP et l'Église de Lyon ». Le Conseil estime « qu'il doit être mieux étudié. Il serait souhaitable que des laïcs acceptent de temps en temps de rencontrer des élèves. » Deuxièmement, un problème de fond demeure : Faut-il confier ce genre de culte commémoratif à l'aumônerie militaire comme le Conseil national de l'Église réformée l'a conseillé, étant donné le désaccord constaté dans l'Église sur « les cultes officiels » ? Sur ce point l'Église de Lyon est divisée et le Conseil note que « la manière dont les élèves de l'EPTP sont intervenus rend la reprise du dialogue au sein de l'Église sur ce point plus difficile [16] ».

Quant à Alain Blancy, resté serein pendant les événements de mai 1968 et sa réplique de novembre, il conclut ainsi ce sujet dans la partie de son rapport au Synode national d'Avignon de juin 1969 sur la vie communautaire à l'École préparatoire :

> « Elle a été affectée, en 1967-1968 en particulier, par le climat général qui a trouvé en mai son expression la plus marquante. Mais la "contestation" a visé, à plusieurs reprises et dans des circonstances variées, un même but, exprimant le désir de voir l'Église dégagée de toute compromission unilatérale avec une classe sociale considérée comme possédante, avec un système considéré comme aliénant. Politique dans ses manifestations, cette contestation était religieuse dans ses motivations [17]. »

Ni tout à fait établissement secondaire, ni tout à fait instance universitaire, l'École préparatoire de théologie protestante était considérée par le Rectorat de l'Académie de Lyon comme un institut supérieur de formation religieuse, cas pratiquement unique en France. Qu'est-ce qui a fait qu'en 1968, cette institution a été totalement en phase avec les tendances les plus innovantes en matière de pédagogie et d'ecclésiologie ? C'est probablement, à la fois, sa situation charnière entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur et son recrutement d'élèves ayant une expérience de la vie et un idéal chrétien, qui ont été facteur de l'effervescence que nous avons constatée. Facteur de crise et de « malaise » également, comme on se plaisait à le dire à l'époque pour des jeunes d'âge mur qui rêvaient d'une Église nouvelle, ouverte sur le monde et porteuse de sens. Force est de constater que les instances de l'Église réformée de France, responsables de cette École et des Facultés de théologie de Montpellier et Paris, n'ont été en mesure, ni de pérenniser ni de renouveler cette institution.

En effet, les années qui suivent les événements de mai 1968 marquent la phase descendante de l'École préparatoire. C'est la baisse progressive des effectifs, avec les

16. « Conseil consistorial – séance du 22 novembre 1968 », Archives du Consistoire de l'Église réformée de Lyon.

17. Alain Blancy, « Rapport sur l'EPTP... », *op. cit.*, p. 166.

problèmes financiers qu'elle entraîne pour un établissement qui a besoin de tourner à plein régime pour ne pas être trop subventionné, qui a enclenché le déclin. Mais celui-ci ne n'a pas été analysé par les autorités de l'Église réformée de France : il a été à la fois subi et occulté. Subi, car on s'est contenté de le constater tout en le déplorant mais on n'a ni cherché ses causes, ni proposé d'alternative. On a même feint d'ignorer les propositions nouvelles du dernier directeur de la période de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, le pasteur Roger Kastler, en matière de formation permanente et de propédeutique aux études universitaires dont certaines avaient commencé de voir le jour. Occulté aussi, le déclin, car la solution apparue à l'horizon avec la réforme des études de théologie et la création de l'Institut protestant de théologie, s'avérera être un leurre. On intégra l'École préparatoire comme troisième entité du nouvel Institut à côté des deux Facultés de Montpellier et de Paris, mais la suite de l'histoire montre que cette intégration ne sera qu'un sursis pour cette École à laquelle on n'avait pas assigné de nouveaux objectifs ; elle disparut en 1990 après avoir survécu difficilement sur le site de l'Institut protestant de théologie de Montpellier [18].

18. Voir Jean-François Zorn, « Une grande question : l'intégration de l'École préparatoire dans l'Institut protestant de théologie de Montpellier ménage-t-elle son avenir ou prépare-t-elle sa disparition ? », *Une Ecole qui fait date...*, *op. cit.*, p. 201-209.